



**HAL**  
open science

## Figures féminines dans "Le Conte du Graal"

Corinne Pierreville

► **To cite this version:**

Corinne Pierreville. Figures féminines dans "Le Conte du Graal". Danielle Quérueu. Le " Conte du Graal " de Chrétien de Troyes, Ellipses, p.89-101, 1998. halshs-00397439

**HAL Id: halshs-00397439**

**<https://shs.hal.science/halshs-00397439>**

Submitted on 7 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Figures féminines dans le *Conte du Graal*

Jusqu'au *Conte du Graal*, les romans de Chrétien de Troyes chantent l'amour. Erec et Enide, Cligès et Fénice, Lancelot et Guenièvre, Yvain et Laudine, déclinent sous ses aspects divers la difficile conciliation de l'idéal amoureux et de l'idéal chevaleresque. Surgit alors Perceval, pour lequel la rencontre avec Blanchefleur ne constitue qu'une étape sur la route menant du château du Graal à l'ermitage, tandis que le conte s'interrompt sur l'image de Gauvain, le parangon de courtoisie, fasciné par la Male Pucelle que son charme laisse insensible, prisonnier d'un château où sa mère le destine à épouser Clarissant, sa soeur. Si la "fin'amor" ne constitue pas la trame essentielle de ce roman inachevé, la femme y tient pourtant un rôle très important, que le maître champenois ne lui avait encore jamais accordé. Le foisonnement de figures féminines répond-il à une intention romanesque précise ? En quoi participe-t-il à la structure du récit et à sa signification profonde ? Comment les mères, les cousines, les soeurs, les demoiselles anonymes et les dames célèbres, images fugaces ou récurrentes, deviennent-elles de véritables initiatrices, instigatrices de la plus haute aventure, guidant les héros sur la voie de la rédemption ?

A la lecture du *Conte du Graal*, on peut légitimement être frappé par le nombre de personnages féminins apparaissant et disparaissant au fil de la narration : pas moins de quarante femmes ou jeunes filles, sans compter la mention des groupes de "dames" et de "demoiseles"<sup>1</sup>. Le récit se contente parfois de simples allusions donnant l'aspect de figures fugitives aux trois "puceles" recherchées par les chevaliers dans la forêt (v.183), à la demoiselle prisonnière de Montesclere (v.4682-3), à celle que Greorreas prit par force (v.6873-4), à la "sore pucele" (v.3133-3145), ou aux dames du Château Orgueilleux<sup>2</sup>.

La brièveté de l'apparition n'exclut pas un rôle dramatique d'importance : si elles s'effacent très vite derrière le caractère énigmatique des objets composant le mystérieux cortège au château du Roi Pêcheur<sup>3</sup>, la demoiselle du Graal (v.3209-3212) et sa compagne tenant le tailloir (v.3218-9) occupent une place essentielle dans le destin de Perceval. Les derniers vers du roman restent d'ailleurs en suspens sur la mention de la reine Guenièvre et de "dame Lore" courant à sa rencontre (v.8953),

---

<sup>1</sup> A la cour d'Arthur (v.2785-2790, 4779-4784), à Tintaguel (v.4925 sv.) ou à la Roche de Chanpguin (v.6999 sv.).

<sup>2</sup> V. 4670-4671. Il n'en va pas autrement de la "pucele meigre et pale" apparaissant à l'entrée du château de Beaurepaire (v.1722), des trois demoiselles soignant Keu après sa chute (v.4317-4320), des deux filles et de la femme de Gerin (v.5212 sv.), auxquelles le roman n'accorde qu'une place sommaire.

<sup>3</sup> Voir les vers 3278-3279, 3288 où le Graal passe et repasse sous les yeux de Perceval sans que la demoiselle portant le Graal ne soit jamais plus mentionnée.

alors que le prologue ne reposait que sur des figures masculines : les femmes semblent progressivement compter de plus en plus dans l'économie du récit.

Elles constituent cependant une réalité fluctuante, difficile à saisir, comme le prouve la rareté de leur prénom : sur la quarantaine de figures féminines, seules Ygerne (v.8478), dame Lore (v.8953) et Clarissant (v.8015) sont nommées, alors que Blanchefleur (v.2914) est aussi appelée Bélissant (v.2910). Erreur de copiste ou volonté de rapprocher les deux jeunes filles auxquelles les héros, Perceval et Gauvain, sont destinés par leurs proches ? Quant à Guenièvre, elle n'est jamais désignée que par son titre de reine, soit que sa renommée rende inutile la mention de son prénom, soit que Chrétien veuille particulièrement insister sur son statut royal, après avoir évoqué la femme amoureuse dans le *Chevalier de la Charrette*.

Le récit ne précise pas non plus le prénom de la jeune fille frappée par Keu pour avoir prédit à Perceval qu'il serait le meilleur chevalier du monde, mais il la désigne par deux formules "la pucele que Keux feri"<sup>4</sup> et "la pucele qui rist"<sup>5</sup>. Des périphrases se substituent ainsi au prénom, telles la "Pucele as Manches Petites"<sup>6</sup> ou "l'Orgueilleuse de Logres" (v.8376-8377), données comme le nom de la fille cadette du seigneur de Tintaguel et de la "Male Pucele", qu'un nombre très varié de formules périphrastiques désigne péjorativement, avant que son véritable patronyme ne soit divulgué<sup>7</sup>.

Comme dans ses romans précédents, Chrétien de Troyes joue avec les révélations retardées du nom de ses personnages. Blanchefleur, qui apparaît au vers 1786, n'est nommée qu'au vers 2414. Il faut attendre presque deux mille vers<sup>8</sup> pour connaître l'identité exacte de l'Orgueilleuse de Logres, ce qui coïncide avec la découverte de son passé et de son être profond, la demoiselle maléfique se révélant une jeune femme blessée dans ses sentiments amoureux au point de chercher la mort en humiliant les chevaliers de rencontre. Le nom de la reine Ygerne (v.7278/8478) et celui de Clarissant (v.7645/8015) sont divulgués bien après que le neveu d'Arthur les a rencontrés à la Roche de Chanpguin. Ces détails disséminés dans le texte obligent

---

<sup>4</sup> V. 1195, 1243, 2313, 2693, 4016, 4453.

<sup>5</sup> V.2315, 2857, 4017, 4573.

<sup>6</sup> V. 4959. Elle est aussi désignée par la périphrase : la "petite fille" (v.5205, 5299) ou la "demoiselle petite" (v.5523, 5582).

<sup>7</sup> Ces formules reposent sur l'emploi d'un adjectif ou d'un substantif seul, comme "la deputaire" (v.8205), "la renoiee" (v.8335), "li deables" (v.8342), sur l'utilisation du terme "demoiselle" ou "pucele" suivi d'un adjectif, d'un groupe nominal ou d'une relative, comme "la demoisele estoute" (v.6626), "la dameisele felenesse" (v.8642-3), la "male demesele" (v.8215), "la male pucelle" (v.6899, 8159, 8205, 8291), "la pucele ranponeuse" (v.6933), "la pucele male enuieuse" (v.8075) "la pucele sanz merci" (v.8119), "la dameisele...qui n'estoit lante ne coarde/de dire a un chevalier honte" (v.6633-6634), "la dameisele...qui felon cuer avoit el vandre" (v.7021), "la pucele de cui nule boene novele n'est contee ne pres ne loing" (v.8369-8371), et parfois sur l'emploi d'une hyperbole, comme "la plus male riens del mont" (v.7013) ou d'une imprécation : "cele cui max feus arde" (v.8058).

<sup>8</sup> V.6437-6441/8376-8377.

le lecteur à une attitude active face à l'oeuvre et lui font partager les sentiments de Gauvain, découvrant progressivement l'identité des personnages qui l'entourent, une fois passé la Borne de Galvoie. Par un procédé inverse, Chrétien de Troyes s'amuse avec son public en donnant d'emblée le nom de dame Lore, alors qu'elle apparaît pour la première fois dans son univers romanesque.

Si les femmes sont souvent privées de prénom, elles sont en revanche désignées par leur situation familiale, comme la mère et la cousine de Perceval (v.80 sv., 3585-3586), la "sore pucele", nièce du Roi Pêcheur (v.3133-3134), la fille aînée de Tibaut de Tintaguel (v.4953), les deux filles et la femme de Gerin (v.5213, 5525) ou encore la femme du roi Loth, mère de Gauvain (v.8486-8489). Le sentiment d'étrangeté est renforcé par le fait que le neveu d'Arthur retrouve à la Roche de Chanpguin des femmes mortes depuis des années : sa mère, qu'il n'a plus depuis vingt ans au moins (v.8492), Ygerne, mère d'Arthur, disparue depuis plus de soixante ans (v.8473).

D'autres personnages féminins échappent à toute classification, bien que leur place dans l'action soit significative, telles l'amie de l'Orgueilleux de la Lande, la demoiselle à la Mule Fauve et la jeune fille portant le Graal. On peut alors comprendre certains critiques, dont Jean Marx, identifiant ces deux dernières comme les représentations antithétiques de la souveraineté d'Irlande ou considérant que la cousine de Perceval et la demoiselle du Graal ne sont qu'une seule et même personne<sup>9</sup>.

L'indétermination est renforcée par les portraits féminins, souvent réduits à quelques vers signalant la beauté, l'élégance et la noblesse<sup>10</sup>, les portraits psychologiques étant encore plus sommaires<sup>11</sup>. Font exception la description de Blanchefleur (v.1793-1827) et de la demoiselle à la Mule Fauve (v.4590-4613) qui respectent les recommandations des Arts Poétiques du temps, tout en se

---

<sup>9</sup> J. Marx, *Nouvelles recherches sur la littérature arthurienne*, Paris, Klincksieck, 1965, pp.55 sv.

<sup>10</sup> La reine Guenièvre est "la plus bele... de totes les dames qui soient " (v.4564-4565), la "pucele qui rit" est "bele et gente" (v.1034), la "sore pucele" "tant ... bele" (v.3133), la demoiselle du Graal "bele et jointe et bien acesmee" (v.3211), les jeunes filles du Château Orgueilleux "gentil dame cortoise et bele" (v.4671), la soeur du roi d'Escavalon "avenanz et bele... bien afeitiee" (v.5754-5756). A plusieurs reprises, le récit revient sur le charme des dames et demoiselles de la Roche de Chanpguin, "cointes et beles" (v.7069), "gentes et beles" (v.7656), parmi lesquelles les reines désignent les "plus belles" (v.7980) pour tenir compagnie à Gauvain. La beauté finit par constituer la dénomination de Blanchefleur, appelée "la bele" (v.2267, 2910, 4188, 4431), la "gente" (v. 2931), avant de prendre le nom évocateur de Bélissant (v.2910), tout comme Clarissant bénéficie d'une accumulation d'adjectifs élogieux louant la perfection de ses formes, "bele" (v.7293, 7645, 7654, 8016, 8496), "avenant" (v.7645, 8016), "bien fete" (v.7655).

<sup>11</sup> La reine Guenièvre est la " mellor de totes les dames " (v.4654), la Pucele as Manches Petites "n'estoit fole ne mauveise" (v.5583), l'amie de Greorreas est "franche, deboneire, cortoise et afeitiee"(v.6406-6407), la reine Ygerne une "mout gentil dame et haute et sage/ et si est mout de haut parage" (v.7279-7280), Clarissant est "(bien) afeitiee" (v.7293), "mout adroite" (v.7654), "sage" (v.8017), "bien anparlee" (v.8017), tandis que la Male Pucelle incarne les défauts féminins, l'orgueil ("estoute", v.6626 ; "mout male et desdeigneuse", v.8374-8375), la médisance ("qui n'estoit lante ne coarde/de dire a un chevalier honte" v.6633-6634 ; "ranponeuse", v.6933), la fourberie ("felon cuer avoit el vandre", v.7021 ; "felenesse", v.8643).

singularisant grâce à leur composition en écho<sup>12</sup>. Le romancier champenois crée un système d'antithèses entre ces deux moments narratifs et ces deux personnages féminins, amenant le héros à découvrir l'amour puis à prendre conscience de la faute qu'il a commise : la laideur de la demoiselle hideuse est la vivante incarnation du péché de Perceval, alors que la belle Blanchefleur est le visage même de la "fin'amor". Un autre portrait singulier surgit lorsque Chrétien de Troyes peint le tableau de la douleur se mêlant au charme, en décrivant l'apparence de la demoiselle à la tente, après l'injuste punition infligée par l'Orgueilleux de la Lande :

*Et une pucele ot desus,  
einz si chetive ne vit nus (...)  
Et sa char si fu dehachiee  
de noif, de gresle et de gelee.  
Desliée et desafublee  
estoit, si li paroit la face  
ou avoit mainte leide trace,  
que ses lermes par tot sanz fin  
i avoient fet le traïn (...)  
Assez pooit avoir dolant  
le cuer qui tant meseise avoit. v.3701-3723*

Les participes passés formés sur le préfixe privatif "de"/"des", "dehachiee", "desliee" et "desafublee", l'isotopie de la souffrance morale, reposant sur les adjectifs synonymiques "chetive", "dolant" et les substantifs "lermes", "meseise", insistent sur le pitoyable spectacle de la beauté bafouée, afin de provoquer en Perceval une brutale prise de conscience de ses responsabilités.

Les personnages féminins du *Conte du Graal* sont si nombreux qu'on en finirait par les confondre, si certains traits, patronyme, situation familiale ou sociale, beauté ou laideur, ne permettaient de les distinguer et de les opposer. De prime abord, cette diversité semble nuire à la cohérence et à l'unité du roman, déjà marqué par la dualité de sa figure héroïque. Les femmes participent pourtant à la "conjointure" de l'oeuvre, car elles créent un système d'échos signifiants à l'intérieur de la partie "Perceval" et de la partie "Gauvain".

Le jeune "nice" de la Gaste Forêt ne cesse de se référer aux enseignements de sa

---

<sup>12</sup> Les cheveux d'or (v.1809-1812), le front d'ivoire (v.1813-1816), les yeux clairs et brillants (v.1819) font place à la noirceur de la peau (v.4596), des tresses (v.4591) et des yeux (v.4600) ; la chevelure déliée (v.1808), le nez "droit et estandu" (v.1820) s'opposent aux deux nattes grossières (v.4593) et au nez écrasé (v.4602) ; l'épervier et le perroquet symboles de luminosité et de légèreté (v.1795) sont remplacés par des animaux repoussants, maléfiques ou symbolisant la bestialité : le rat (v.4601), le singe et le chat (v.4602), l'âne et le boeuf (v.4605), le bouc (v.4606). Le blanc et le vermeil (v.1822) cèdent la place au noir et au roux (v.4588, 4604-6), couleurs diaboliques. La perfection des lignes (v.1814-1820) rend plus frappantes les malformations du corps tordu et bossu (v.4607-4613).

mère<sup>13</sup>, aux habits données par sa mère<sup>14</sup>, à la maison de sa mère<sup>15</sup>, où il veut revenir<sup>16</sup> pour retrouver la veuve dame morte ou vivante<sup>17</sup>. Le *Conte du Graal* se donne à lire comme un roman d'initiation, dans lequel Perceval se forme progressivement, par opposition à Gauvain, héros dont l'éducation chevaleresque et courtoise n'est plus à faire. Toute la difficulté de l'entreprise consiste pour le jeune Gallois à ne pas oublier son état de pureté originelle, nécessaire pour échapper aux perversions de l'idéal chevaleresque et accéder à une révélation spirituelle. Les cinq chevaliers accompagnant les trois "puceles" que recherchent cinq autres guerriers en armes (v.183) se retrouvent sous forme inversée dans les dix pénitentes que croise Perceval dans la forêt le jour du vendredi saint : à la scène initiale de la rencontre des chevaliers répond l'ultime aventure de Perceval, découvrant l'importance du repentir et la vanité d'une chevalerie qui n'est pas mise au service de Dieu.

Le parcours de Gauvain, ce séducteur renommé, est différent, car il doit apprendre l'humilité et subir diverses vexations infligées par des femmes. Les dames et demoiselles de Tintaguel, qui, du haut des murailles, l'observent et le soupçonnent d'être un marchand déguisé en chevalier afin d'échapper aux frais de passage (v.5030-58), avant que l'une d'entre elles n'envoie, par dérision, un écuyer lui voler ses armes (v.5086 sv.), préparent le personnage de la Male Pucele, prenant le neveu d'Arthur comme cible de ses sarcasmes, et s'opposent aux habitantes de la Roche de Chanpguin, qui, appuyées à la fenêtre, suivent, admiratives, le combat de Gauvain contre le neveu de Greorreas (v.7068-7127).

L'épisode de Tintaguel inverse également celui d'Escavalon. L'aînée des filles pousse son père, Tibaut, à attaquer Gauvain chez son hôte :

*Tot ensi cele se penoit,  
qu'ele li feïst fere honte. v.5200-5201*

Mais le vavasseur prend énergiquement la défense de Gauvain (v.5240-7). A Escavalon, le jeune roi incite sa soeur à bien recevoir le neveu d'Arthur<sup>18</sup>, ce qu'elle s'empresse de faire, et c'est le vavasseur qui dénonce Gauvain et suscite la révolte de la commune (v.5766 sv.). Dans les deux cas, le héros est mis à l'épreuve et humilié par l'excès ou l'absence de ses armes, ce qui dévoile la vanité de ses prouesses et de ses conquêtes amoureuses : il s'égare dans des séductions dérisoires, comme celle de la Pucelle aux Petites manches, une fillette, ou des amourettes dangereuses, avec la

---

<sup>13</sup> V.656-661, 681-684, 693, 710, 1357, 1358, 1398, 1537, 1672.

<sup>14</sup> V.1161-1162, 1421-1422, 1607, 1619.

<sup>15</sup> V.80, 725, 1385.

<sup>16</sup> V. 1577-1588, 1589-1700, 2916-2918.

<sup>17</sup> V. 2951-2961, 2976, 2984-2985.

<sup>18</sup> V.5670-5677, 5728-5736.

demoiselle d'Escavalon dont il a tué le père.

Les personnages féminins participent aussi à des échos unissant les deux parties du roman. La cadette du seigneur de Tintaguel, frappée à la figure par sa soeur pour avoir loué la valeur de Gauvain (v.5018-9), évoque la "pucelle qui rit", giflée car elle a loué la valeur de Perceval (v.1057-61). Nos chevaliers, après avoir vengé l'affront, se mettent tous deux au service de la jeune fille<sup>19</sup>. Ces scènes parallèles sont significatives : elles soulignent l'élection du héros, reconnu par des êtres encore purs et innocents.

La "pucele qui rit", comblant Perceval de louanges, s'oppose à la Male Pucele, qui ne cesse d'humilier le neveu d'Arthur, en rivalisant de médisances avec le sénéchal Keu. Elle s'en prend particulièrement à la réputation de Don Juan précédant Gauvain, lorsque juché sur une haridelle, il est ironiquement présenté comme un "chevalier qui pucele doie conduire" (v.6942-3). L'antithèse entre les deux jeunes femmes est renforcée par les leitmotive réclamant de venger la "pucelle" frappée par Keu<sup>20</sup>, et de ne pas se soucier de l'Orgueilleuse de Logres<sup>21</sup>. Mais Gauvain ne cesse de rechercher cette demoiselle, dont le nom forme un jeu d'écho avec celui de l'Orgueilleux de la Lande (v.3799), afin de suggérer que l'orgueil ronge le royaume d'Arthur ou Gauvain lui-même, fasciné par cette jeune femme "qui se mire" (v.6552).

La complexité du personnage de la Male Pucelle est renforcée par ses liens avec d'autres figures féminines du roman. La demoiselle de la tente prend Perceval pour un fou quand elle le voit surgir (v.686) ; l'Orgueilleuse de Logres accuse Gauvain d'agir follement lorsqu'il se précipite au galop vers elle :

*Et ele li crie : " Mesure,  
mesure, sire ! Belemant,  
que vos alez trop folemant !  
Fos est qui por neant exploite. " v.6444-6447*

Ce parallélisme laisse entendre que le "nice" de la Gaste Forêt et le parangon de courtoisie partagent une semblable impétuosité face aux femmes, même si elle se trouve à l'état brut chez le premier, et qu'elle est masquée derrière les bonnes manières du second. A ces échos s'ajoute un renversement de situation : tandis que l'attitude de Perceval entraîne l'humiliation de la demoiselle à la tente par l'Orgueilleux de la Lande, c'est l'Orgueilleuse de Logres qui humile Gauvain jusqu'à ce que ses prouesses parviennent enfin à l'adoucir (v.8649 sv.), de même que

---

<sup>19</sup> Perceval, v.4572-4578 ; Gauvain, v.5548-5554, 5593-5596.

<sup>20</sup> V.1195-1199, 1243-1247, 1260-1265, 2313-2321, 2692-2697, 2857-2861, 2890-2900, 4043-4053.

<sup>21</sup> "Ne vos chaille/ de la pucele ou que ele aille/, que pucele n'est ele pas/, einz est pire que Sathenas:/ car a cest port a fet tranchier/ maintes testes a chevalier" (v.7203-7208) ; "Mes de li ne vos chaille ja/, qu'ele est trop male et trop vilainne" (v.8060-8061) ; "ele fet bien a esloignier/, qu'ele est mout male et desdeigneuse" (v.8374-8375).

l'Orgueilleux, vaincu par Perceval, se repent et reconnaît la valeur de son amie (v.3925 sv.). En réparant sa faute auprès d'elle, Perceval prouve qu'il pourra racheter son silence fatidique au château du Graal. Inversement, les vexations infligées par la Male Pucele permettent au neveu d'Arthur d'expier une erreur passée (v.6641-6643).

La Male Pucelle est un personnage d'autant plus ambigu que certains détails du texte la rapprochent de Clarissant, la lumineuse héroïne de la partie "Gauvain", en particulier le "cercelet" doré ornant sa chevelure<sup>22</sup>. La métaphore stéréotypée qui compare la blancheur de son teint à la neige (v.6439) évoque également Blanchefleur, l'épisode des gouttes de sang rappelant les deux couleurs dominantes de son portrait, le vermillon et le blanc, que l'on retrouve dans la description, plus brève, de Clarissant<sup>23</sup>. La Male Pucelle forme ainsi une synthèse des différentes figures féminines du roman<sup>24</sup>, et l'on comprend l'envoûtement qu'elle exerce sur le neveu d'Arthur.

D'autres femmes tissent des liens entre la partie "Perceval" et la partie "Gauvain". A la cousine de Perceval, "qui se demante et se desresne/ come chestive dolereuse" sous un chêne (v.3420-3421), répond l'amie de Greorreas, "desoz le chasne"<sup>25</sup>, qui :

*mout ert avenanz et bele,  
se ele eüst joie et leesce. v.6314-6315*

Ces "piéta"<sup>26</sup>, pleurant leur ami mort ou grièvement blessé qu'elles tiennent dans leurs bras, illustrent les ravages de la violence chevaleresque, lorsqu'elle est mal canalisée. Gauvain parvient pourtant à ramener à la vie Greorreas (v.6718 sv.), comme pour suggérer qu'il peut rétablir l'équilibre que Perceval n'a pas su restaurer. Ces deux jeunes femmes participent à une structure romanesque en chiasme, l'épisode du château du Graal étant suivi de la rencontre avec la "piéta" dans la partie "Perceval", tandis que l'apparition de la "piéta" précède le château des Reines dans la partie "Gauvain".

La proximité entre les deux châteaux de l'Autre Monde est renforcée par le fait que Perceval est certain d'y retrouver sa mère vivante (v.2984-5), alors que Gauvain

---

<sup>22</sup> V. 6440/7645. Ce "cercelet" forme une "corone" (v.6441) sur la tête de l'Orgueilleuse de Logres, comme pour suggérer de subtiles affinités avec Clarissant, fille de reine.

<sup>23</sup> *La face ot blanche et par desus/ l'ot anluminee Nature/ d'une color vermoille et pure* (v.7650-7652).

<sup>24</sup> Elle a également des liens avec la demoiselle à la mule fauve, car toutes deux sont comparées au diable, voir la mention de l'enfer (v.4595) pour la première et du diable (v.7202, 8342) pour la seconde.

<sup>25</sup> L'arbre est mentionné aux vers 6298, 6298b, 6300, 6312, 6662, comme pour insister sur la proximité entre les deux scènes.

<sup>26</sup> Le terme est d'Antoinette Saly, dans "La récurrence des motifs en symétrie inverse et la structure du *Perceval* de Chrétien de Troyes", *Image, structure et sens, Senefiance*, 34, 1994, CUERMA, pp.89-109.



retrouve sa mère morte à la Roche de Chanpguin. Le jeune Gallois doit se détacher de sa mère pour accomplir sa formation chevaleresque ; Gauvain doit revenir auprès de la sienne pour prendre conscience des malheurs que la chevalerie peut occasionner. Au château du Graal, Perceval retrouve les membres masculins de sa famille ; au château des reines, Gauvain retrouve les membres féminins de son lignage.

Comme Perceval, Gauvain aurait dû poser des questions à la reine de la Roche de Chanpguin : son entretien avec Grinomalant (v.8462 sv.), qui lui dévoile la présence d'Ygerne et de la femme du roi Loth au palais, évoque celui de Perceval et de sa cousine (v.3452 sv.). Gauvain apprend quelles calamités les reines ont fui, tandis que Perceval découvre les malheurs que son silence provoquera. Le roman esquisse un parallélisme entre Grinomalant et la cousine de Perceval, écho antithétique puisque l'ami de la cousine a été tué par l'Orgueilleux de la Lande, alors que Grinomalant a tué l'ami de l'Orgueilleuse de Logres. Les héros sont poursuivis par leur passé : l'Orgueilleux de la Lande tue les chevaliers de rencontre depuis qu'il soupçonne sa belle d'infidélité, à cause de l'attitude de Perceval dans la tente ; la violence de Grinomalant vient peut-être du meurtre de son père par le père de Gauvain et d'un de ses cousins par Gauvain lui-même (v.8512-7). Le neveu d'Arthur et le jeune Gallois doivent expier leurs péchés pour devenir dignes du Graal et de la Lance.

Les deux châteaux se répondent grâce aux prédictions de la demoiselle à la Mule Fauve, précisant les fléaux engendrés par le mutisme de Perceval :

*"Dames en perdront lor mariz,  
terres an seront essiliees  
et puceles desconseilliees  
qui orfelines remandront  
et maint chevalier an morront."* v.4654-4658

Ce sombre tableau est devenu réalité à la Roche de Champguin :

*"Et s'i a dames anciènes,  
qui n'ont ne mariz ne seignors,  
einz sont de terres et d'enors  
desheritees a grant tort,  
puis que lor mari furent mort,  
et dameiseles orfeline,  
qui sont avoec les .II. reïnes"* v.7322-7328

Le parallélisme des deux discours, passant des dames veuves aux orphelines, et l'amplification insistant sur la mort des maris et les exactions commises, sont frappants. Or, ces calamités se sont produites bien avant que Perceval ne reste muet

au château du Roi Pêcheur. Passé et futur se confondent, comme le prouve la similitude entre la fuite de la Veuve Dame dans la Gaste Forêt (v.440-486) et celle de la reine Ygerne à la Roche de Chanpguin (v.7278 sv.).

En fait, le roman fourmille de dames et demoiselles "desconseillies", privées de soutien, menacées dans leur fief ou dans leur honneur, subissant la violence des hommes qui devraient, conformément aux préceptes chevaleresques, leur venir en aide. Greorreas a violé une demoiselle dans le royaume d'Arthur (v.6873-4), Grinomalant a tué l'ami de l'Orgueilleuse de Logres (v.8301-20), la soeur du roi d'Escavalon est injuriée pour avoir suivi les recommandations de son frère (v.5803-11). Ces jeunes femmes se trouvent parfois dans une situation si dramatique qu'elles préféreraient mourir : Blanchefleur, convoitée par Clamadeu (v.2028-32), la reine Guenièvre, outragée par le chevalier vermeil (v.964-5), la cousine de Perceval (v.3432-8) et la Male Pucelle (v.8684-8689), dont l'ami a été massacré, partagent, à un moment ou un autre, ce comportement désespéré. Lorsque Gauvain déclare :

*"qu'an la terre le roi Artu  
sont puceles asseürees," v.6876-6877*

ses paroles semblent, pour le lecteur, teintées d'une douloureuse ironie.

Le héros devrait venir en aide aux demoiselles dans le besoin, comme la mère de Perceval a tenté de l'enseigner à son fils :

*"Se vos trovez ne pres ne loing  
dame qui d'aïe ait besoing,  
ne pucele desconselliee,  
la vostre aïe aparelliee  
lor soit, s'eles vos an requierent,  
que tote enors i afierent.  
Qui as dames enor ne porte,  
la soe enors doit estre morte". v.531-538<sup>27</sup>*

Alors que la véhémence de la veuve dame est rendue sensible par la répétition des termes "aïe" et "enor", montrant que la plus grande gloire d'un chevalier consiste à secourir la faiblesse, la vulnérabilité symbolisées par les femmes, Perceval, prisonnier de son inconscience ou de son égoïsme, ne cesse de laisser derrière lui des personnages féminins dont la douleur ne l'émeut pas : sa mère, à qui il se contente de réclamer à manger quand elle vient de retracer l'histoire dramatique de la famille<sup>28</sup>, et qu'il abandonne "pasmee...com s'ele fust cheüe morte"<sup>29</sup>, la demoiselle à la tente, dont

---

<sup>27</sup> Cet enseignement est repris par Gornemant de Goort, v.1655-1660.

<sup>28</sup> V. 487-490.

<sup>29</sup> V. 622-623. D'autres vers signalent la souffrance que Perceval occasionne à sa mère : "*sa mere dolant*

les larmes ne lui coupent pas l'appétit et qui reste désespérée après son départ<sup>30</sup>, la reine Guenièvre<sup>31</sup>, la "pucele" frappée par Keu<sup>32</sup>, et sa cousine, qu'il est incapable de reconforter (v.3674-6).

Il prouve pourtant qu'il est capable d'aider ces jeunes filles en portant assistance à Blanchefleur, en triomphant de l'Orgueilleux de la Lande, ce qui lui permet de racheter sa faute auprès de la demoiselle à la tente et de venger la mort de l'ami de sa cousine, puis en faisant expier au sénéchal Keu les coups assésés à la "pucelle qui rit"<sup>33</sup>. Quant à Gauvain, il prend la défense de la Pucelle aux Petites Manches, frappée injustement par sa soeur et ranime Greorreas, dont l'amie était plongée dans la douleur<sup>34</sup>, mais il se heurte à l'ingratitude du couple s'enfuyant avec le Gringalet (v.6896-8) : le neveu d'Arthur n'est pas encore arrivé au terme des vexations qu'il lui faut endurer pour progresser. Perceval et Gauvain doivent se mettre au service de la faiblesse et comprendre qu'elle est plus précieuse que la force brute : alors qu'il a fait couler bien des larmes jusque-là, le jeune Gallois pleure à son tour (v.6106, 6125) lorsqu'il rencontre les pénitents dans la forêt, ouvrant son coeur à la voix de Dieu.

Malgré leur diversité et leur variété, les personnages féminins tissent l'unité du roman, en participant aux échos qui relient les aventures de Perceval à celles de Gauvain, comme les deux parties d'un diptyque par lequel la chevalerie cherche à retrouver sa mission essentielle, les femmes étant les véritables initiatrices de cette quête. Perceval commence sa formation auprès de sa mère, qui lui a donné quelques notions rudimentaires dans le domaine religieux, chevaleresque et courtois. Elle lui a appris à distinguer les diables des anges<sup>35</sup>, à réciter son credo et ses oraisons (v.154-6). Au moment du départ, elle lui donne ses ultimes recommandations : secourir les dames, ne rien faire qui leur déplaise mais accepter le don d'un baiser ou d'un anneau, demander le nom de ses compagnons de route, fréquenter les "prud'hommes" et surtout aller prier à l'église (v.531-570). Cet enseignement est repris dans ses grandes lignes par Gornemant de Goort, quand il adoube Perceval,

---

*et noir/avoit le cuer por sa demore*" (v.364-365) ; "la mere plore" (v.598).

<sup>30</sup> Le texte reprend en leitmotiv la mention de ses pleurs, v.727, 754, 757-8, 771, 779, 784.

<sup>31</sup> V. 968-969 : *ne de son duel ne de la honte/la reine ne li chaut il*. Guenièvre exerce sa fonction royale comme dans les précédents romans de Chrétien de Troyes : elle reconforte par sa présence les chevaliers blessés à la guerre (v.950-965), elle permet l'intégration à la cour des éléments qui lui sont extérieurs en recevant l'amie de l'Orgueilleux de la Lande (v.4032-4033) et en venant à la rencontre de Perceval (v.4555-4571), elle doit assister aux événements marquants comme le combat de Gauvain contre Grinomalant (v.8852-8860). L'affront du chevalier vermeil prouve qu'elle représente le pouvoir royal mais en fait aussi le symbole des dames et demoiselles qui l'entourent, la plus haute émanation de la féminité souffrante.

<sup>32</sup> Voir v. 1063 : *Et li vaslez pas ne demore*.

<sup>33</sup> Perceval venge aussi l'affront subi par la reine en tuant le chevalier vermeil, mais il n'a pas une parole pour reconforter Guenièvre et semble plus guidé par l'intérêt personnel que par l'altruisme.

<sup>34</sup> Voir v.6313 sv. et 6673.

<sup>35</sup> V.114-118, 140-143.

bien qu'il y ajoute deux conseils : avoir pitié des chevaliers qui se déclareront vaincus et ne pas trop parler (v.1637-1653). Deux jeunes femmes contribuent à la formation chevaleresque du Gallois : la "pucelle" frappée par Keu, qui le présente prophétiquement comme le "meillor chevalier" du monde<sup>36</sup> et la nièce du Roi Pêcheur, qui lui offre l'arme la plus noble du chevalier, l'épée (v.3120-3145).

Gornemant n'a pas tenté d'inculquer au "nice" les manières courtoises utiles avec les dames et les subtilités de la "fin'amor", le récit déléguant cette initiation à sa nièce, Blanchefleur. Grâce à elle, Perceval comprend que prouesse chevaleresque et amour sont liés :

*"Mes se je l'oci et conquier,  
vostre druërie requier  
an guerredon qu'ele soit moie" v.2101-2103*

Le combat contre Anguinguerron est subordonné à l'amour, et l'emploi des termes "druërie" et "guerredon" prouve que le jeune sauvage a vite saisi les raffinements du code courtois. Le texte insiste sur cette découverte, en répétant les termes "amie" et "ami" pour désigner le couple formé par Blanchefleur et Perceval<sup>37</sup>, puis en usant d'une délicate métaphore quand ils échangent des baisers :

*Car a chascun mot le beisoit  
si dolcement et si soëf  
que ele li metoit la clef  
d'amor en la serre del cuer . v.2632-2635*

L'image comparant le coeur à un coffre ou un écrin fermé d'une serrure n'est pas exceptionnelle dans les romans de Chrétien de Troyes<sup>38</sup>, mais le *Conte du Graal* lui ajoute une dimension sensuelle, en peignant la douceur des caresses, évoquée par les adverbes "dolcement" et "soëf" dans un rythme binaire mis en évidence par la répétition de l'intensif "si". L'épisode pendant lequel Perceval sombre dans une profonde rêverie après avoir discerné dans trois gouttes de sang tombées sur la neige les fraîches couleurs du visage de son amie (v.4177 sv.), montre qu'il a parachevé son initiation courtoise. Le jugement porté par Gauvain, symbole de la plus haute courtoisie, sur cette rêverie amoureuse, en est une preuve éclatante :

---

<sup>36</sup> Voir v. 1037-1042 repris v.1057-1060.

<sup>37</sup> Le terme est répété dans le discours comme dans le récit : "la bele qui est m'amie" (v.2267), "Blancheflor sa dolce amie" (v.2414), ou "Belissant, s'amie la bele" (v.2910), "s'amie" (v.2573, 2623, 4179), "s'amie bele" (v.4188), "m'amie la bele" (v.4431) ; lui est "son ami" (v.2598).

<sup>38</sup> Elle est esquissée dans *Cligès*, v.4346-4349 : *Desoz nule autre serreüre/N'ose cest tresor estoier ; /Nel porroit si bien envoie/ En autre leu com an son cuer*, puis enrichie dans le *Chevalier au lion*, où apparaît la clef qui ferme l'écrin, v.4626-4628 : *"Dame, vos en portez la clef,/et la serre et l'ecrin avez/ou ma joie est, si nel savez."*

*"Cil pansers n'estoit pas vilains,  
ençois estoit cortois et dolz" v.4434-4435*

Pour parvenir à cet ultime degré de la "fin'amor", Perceval a dû quitter Blanchefleur éplorée<sup>39</sup>, tout comme il a dû laisser sa mère afin de comprendre l'attachement véritable qu'il lui portait. Il n'est pas appelé à rester tranquillement au fond de la Gaste Forêt ou à Beaurepaire, mais doit découvrir un amour encore supérieur, l'amour de Dieu. Son éducation sera parachevée par un homme, l'ermite, rattaché à l'univers féminin du roman car il est le frère de la veuve dame, l'oncle maternel du héros<sup>40</sup>.

Grâce aux femmes, Perceval prend progressivement conscience de ce qu'il est. Par sa mère, il sait qu'il appartient à un noble lignage des Iles de la Mer. Frère de chevaliers morts au combat, fils de parents exilés à tort, il appartient à une famille marquée par le deuil, la souffrance et les injustices perpétrés par des chevaliers "anges de mort" (v.397-8). La rencontre de sa cousine au sortir du château du Graal lui permet de découvrir son nom et le péché qu'il a commis en laissant derrière lui sa mère morte de chagrin (v.3559 sv.). Détentrice d'un savoir prophétique, elle lui révèle les malheurs engendrés par son silence et la fragilité de son épée, symbole de ses défaillances. En proclamant devant toute la cour l'échec de Perceval au château du Roi Pêcheur (v.4587 sv.), la demoiselle à la mule fauve l'amène à une prise de conscience de ses erreurs plus aiguë encore, et le pousse à se lancer dans la quête : grâce à elle, il devient le héros qui doit retrouver le Graal.

Si Perceval découvre au fil du récit son identité et son essence profonde, Gauvain, acceptant de demeurer au château des reines à condition que son nom reste caché (v.8099), doit, lui aussi, apprendre au contact des femmes ce qu'il est réellement. L'Orgueilleuse de Logres l'aide dans cette démarche. Le miroir qu'elle tient à la main<sup>41</sup> permet au neveu d'Arthur de se contempler tel qu'il est. Ses sarcasmes lui remémorent qu'il n'a pas "les mains nettes", le récit révélant qu'il a non seulement tué le roi d'Escavalon et le cousin de Grinomalant, mais qu'il a aussi exercé avec cruauté la justice à la place de son oncle, Arthur, en faisant manger Greorreas avec les chiens, les mains liées dans le dos (v.6863 sv.).

L'Orgueilleuse de Logres incite Gauvain à expier ses crimes en supportant les humiliations et à racheter ses fautes par ses prouesses. C'est en essayant de la suivre

---

<sup>39</sup> *Lesse s'amie la gente/ mout correciee et mout dolante* (v.2931-2932).

<sup>40</sup> Le roman explicite ces liens de parenté : "*quant ma mere fu vostre suer,/ bien me devez neveu clamer/ et je vos oncle et mialz amer/- Voirs est, biax nies*" (v.6220-6223)

<sup>41</sup> Le texte mentionne ce détail à trois reprises, v.6438, 6552, 6587. Sur ce sujet, on pourra lire J. Ribard, "Un personnage paradoxal : le Gauvain du *Conte du Graal*", *Du Mythique au Mystique*, Paris, Champion, 1995, pp.290 sv.

qu'il parvient au château des reines (v.7113 sv.) et se bat contre le Gardien des Bornes de Galvoie (v.8034 sv.), c'est elle encore qui l'amène à tenter l'épreuve du Gué Périlleux (v.8237 sv.). En se mettant au service de la Male Pucele, qui sème la mort autour d'elle, Gauvain pourrait-il achever la quête qu'on lui a imposée à Escavalon et trouver la lance qui saigne, destinée à détruire le royaume d'Arthur ? Est-il appelé à maîtriser ce principe de mort, cette violence, comme il finit par amadouer la jeune fille ? Le roman inachevé ne permet pas de répondre à ces questions. Quoi qu'il en soit, Gauvain retrouve sa mère morte, en cherchant la lance, alors que Perceval, en cherchant sa mère, découvre le château du Graal (v.2977 sv) et peut survivre cinq années durant grâce aux prières tutélaires de la défunte (v.6187-6192).

Perceval et Gauvain sont appelés à restaurer un équilibre que la société chevaleresque et courtoise a perturbé, comme le suggèrent les altérations ou défaillances de la cellule familiale, premier fondement de la féodalité. Dans l'univers du *Conte du Graal*, on peut tuer le frère ou le père de son amie, et haïr sa propre soeur, telle la fille aînée de Tibaut de Tintaguel (v.5180), incitant Méliant de Lis à se battre contre son père, alors qu'il a élevé le jeune homme comme son fils (v.4805 sv.). Grinomalant éprouve autant d'amour pour Clarissant que de haine pour Gauvain, et souhaite la mort du frère de la femme qu'il aime (v.8496 sv.). Quant au neveu d'Arthur, sans le savoir, il conte fleurette à la fille du roi d'Escavalon qu'il est accusé d'avoir tué (v.5758 sv.).

Les liens des femmes avec le héros sont également marqués par l'interdit de l'inceste. La soeur du roi d'Escavalon doit se comporter avec Gauvain :

*"com se vos estiez sa suer  
et com s'il estoit vostre frere," v.5732-5733<sup>42</sup>*

ce qu'elle prend pour une incitation à l'amour. L'entretien entre le neveu d'Arthur et sa soeur Clarissant est suivi d'un commentaire significatif émanant des deux reines :

*"Dex li doint si metre son cuer  
que il soient com frere et suer !"  
An sa proiere autant la dame  
qu'il l'aint et qu'il la praigne a fame." v.8789-8792*

Bien que Chrétien lève aussitôt l'ambiguïté en annonçant que seul un amour fraternel unira les deux jeunes gens (v.8794-5), l'archétype d'un conte celtique, dans lequel le héros ne peut sauver le royaume en péril qu'en épousant sa soeur, semble sous-

---

<sup>42</sup> Voir aussi les v.5670-5672 : *"qu'ele aint cestui et teigne chier /et que autant face de lui/ com de moi qui ses freres sui"*.

jacent<sup>43</sup>, d'autant que Perceval se trouve dans une situation semblable quand il pénètre au château du Graal. Si sa mère est la soeur de celui que l'on sert avec le Graal et le roi Pêcheur son cousin (v.6199 sv.), les jeunes femmes du palais, tenant le Graal et le tailloir, pourraient bien appartenir à sa famille, comme la sore Pucele. Même l'amour de Perceval pour Blanchefleur est symboliquement incestueux, car la jeune fille a deux oncles, un chevalier, Gornemant (v.1899), qui reste étrangement passif devant les périls que Clamadeu fait subir à sa nièce, comme s'il était "mehaignie", tel l'oncle de Perceval (v.3098), et un "prieus, mout sainz hom et religieux" (v.1910), qui évoque l'oncle ermite du héros. Chrétien de Troyes voulait-il seulement suggérer que les héros sont faits l'un pour l'autre ?

A l'archétype du conte celtique, reposant sur la nécessaire violation de l'inceste, Chrétien ajoute cependant une dimension mystique, en rappelant que le dogme repose sur l'incarnation miraculeuse du Christ, par laquelle :

*"icil glorieus pere  
(...) de sa fille fist sa mere" v.8045-8046*

La proximité homophonique entre "Virge dame" (v.6075) et "veve dame"(v.74), expressions apparaissant dans la scène initiale, la reverdie, et l'épisode final des aventures de Perceval, la rencontre des pénitents, suggère le rôle messianique du héros.

L'initiation chevaleresque et spirituelle de Perceval repose parfois sur l'intervention d'un personnage masculin, Gornemant, le Roi Pêcheur ou l'ermite. Les femmes occupent pourtant une place primordiale dans l'oeuvre. Face à leur nombre et leur diversité, le lecteur doit adopter une attitude active afin de ne pas s'égarer dans l'"Autre Monde" créé par Chrétien de Troyes à travers son univers romanesque. Il découvre ainsi de subtiles affinités entre des personnages féminins apparemment opposés, de délicates correspondances entre des scènes qui se répondent et élaborent, par touches successives, le "sen" profond du conte. Perceval et Gauvain ont besoin des femmes pour expier leurs fautes, et prendre conscience que la chevalerie doit servir un idéal supérieur : il n'est plus temps de rivaliser de prouesses pour son seigneur ou pour sa dame, quand on n'aspire qu'à la gloire personnelle et qu'on ne recule pas devant le meurtre. La chevalerie véritable, que les personnages féminins font découvrir au héros, vient au secours des faibles et des opprimés, elle ramène le bonheur et la fertilité dans les royaumes dévastés, elle est oeuvre de Dieu.

---

<sup>43</sup> Voir par exemple J. C. Gouttebroze, "Cousin, cousine. Dévolution du pouvoir et sexualité dans le Conte du Graal", *Chrétien de Troyes et le Graal*, Colloque arthurien belge de Bruges, Paris, Nizet, 1984, pp.77-87.

Sans ces femmes, images de la vulnérabilité, de la beauté blessée et humiliée, Perceval n'aurait pas pu ouvrir son cœur au sacrifice du Christ et comprendre la nécessité du repentir auprès de son oncle ermite. Ce sont elles qui guident la quête du jeune Gallois vers le Graal et de Gauvain vers la Lance, objets devenant les symboles de l'avènement d'une nouvelle chevalerie, la chevalerie céleste.

Corinne Pierreville



**Corinne Pierreville**, agrégée de Lettres Modernes et Docteur ès Lettres, enseigne la langue et la littérature françaises du Moyen Age à l'Université Lyon III. Elle a soutenu une thèse intitulée la "Rivalité littéraire entre Chrétien de Troyes et Gautier d'Arras", dont elle prépare une version abrégée. Elle a publié, d'autre part, divers articles consacrés à ces deux romanciers.